

La femme sans sépulture, d'Assia Djébar : conflits et ententes entre le français et l'arabe dans les lettres algériennes

María Josefina Braschi

Universidad Nacional de La Plata, Argentina

jobraschi@hotmail.com



Synergies Argentine n° 1 - 2012 pp. 33-38

Reçu le 21-11-2011/Accepté le 19-12-2011

Résumé : La littérature d'expression française du Maghreb, influencée par les cultures arabe et berbère, est écrite en français, la langue de l'ancien colonisateur. Elle constitue donc le lieu d'une rupture, d'une contradiction. Pour cela, la langue joue un rôle fondamental chez les écrivains algériens qui doivent dénoncer les injustices et l'intolérance dans la langue du colonisateur. À partir de l'analyse du roman *La femme sans sépulture*, nous essaierons d'éclairer la relation problématique et contradictoire que son auteure, Assia Djébar, entretient avec le français et l'arabe. Ces deux langues sont montrées par l'écrivaine algérienne avec deux visages : le français représente à la fois la langue de l'ennemi et de l'ouverture au monde moderne ; l'arabe, pour sa part, représente à la fois les racines familiales et la répression qui empêche le progrès du peuple algérien. Cependant, nous allons constater que le fait de montrer les deux langues ensemble permet à l'auteure d'arriver à une synthèse conciliatoire, où le français est considéré un instrument de libération qui dévoile la culture arabe ainsi qu'il revendique les femmes algériennes.

Mots-clés : francophonie, littérature, identité algérienne.

La femme sans sépulture, de Assia Djébar: conflictos y acuerdos entre el francés y el árabe en las letras argelinas

Resumen: Al estar escrita en francés, es decir, en la lengua del antiguo colonizador, la literatura de expresión francesa del Magreb, influida por las culturas árabe y bereber, constituye un lugar de ruptura, de contradicción. De allí el rol fundamental que juega la lengua francesa en los escritores argelinos, quienes deben servirse de ella para denunciar las injusticias y la intolerancia que sufren. A partir del análisis de la novela *La femme sans sépulture*, trataremos de esclarecer la problemática y contradictoria relación que su autora, Assia Djébar, mantiene con el francés y el árabe. La escritora argelina nos muestra la doble cara de estas dos lenguas: el francés representa la lengua del enemigo pero también la de la apertura al mundo moderno; el árabe, por su parte, representa tanto las raíces familiares como la represión que impide el progreso del pueblo de Argel. Sin embargo veremos que la autora, al mostrar las dos lenguas juntas, logra llegar a una síntesis conciliadora en la cual el francés constituye un instrumento de liberación que devela la cultura árabe y reivindica a las mujeres argelinas.

Palabras clave: francofonía, literatura, identidad argelina.

Assia Djebar's *La femme sans sépulture*: conflicts and agreements
between French and Arabic in Algerian literature

Abstract: Because it is written in French, i.e., in the language of the former colonizer, the Maghreb's literature of French expression, influenced by the Arab and Berber cultures, is a place of breakdown and contradiction. That is why the French language plays a fundamental role in the Algerian writers, who must use it to denounce the injustices and the intolerance that they suffer. From the analysis of the novel *La femme sans sépulture*, we will try to clarify the problematic and contradictory relationship that its author, Assia Djebar, maintains with French and Arabic. The Algerian writer shows us the double side of these two languages: French is the language of the enemy as well as that of the opening to the modern world; Arabic, for its part, represents both the family origins and repression that prevents the progress of the people of Algiers. However, we will see that the author, by showing us both languages together, achieves a conciliatory synthesis in which French becomes an instrument of liberation that unveils the Arab culture and vindicates the Algerian women.

Keywords: francophonie, literature, Algerian identity.

Introduction

La femme sans sépulture, paru en 2002 aux éditions Albin Michel, est un roman à plusieurs voix où l'on entend la parole de diverses femmes algériennes qui ont contribué à l'indépendance de l'Algérie, obtenue en 1962 après une longue et pénible guerre.

Zoulikha Oudai, protagoniste de ce roman polyphonique, est née à Cherchell en 1916. Héroïne oubliée de la guerre d'indépendance, torturée et tuée par des soldats français en 1958, son corps n'a jamais été retrouvé. Mais sa voix reste vivante : les quatre monologues qu'elle prononce - créés par l'imagination extraordinaire d'Assia Djebar - nous laissent un témoignage de sa force spirituelle ainsi que de la fidélité aux principes de tolérance et liberté pour lesquels elle a lutté jusqu'aux dernières conséquences.

Les autres voix qui se font écouter dans le roman appartiennent aux femmes qui ont intégré le cercle intime de Zoulikha : ses filles Hania et Mina, sa meilleure amie Dame Lionne et Zohra Oudai, la sœur de son dernier mari. C'est à travers la mélodie de toutes ces voix féminines que la mémoire de Zoulikha revit et se dissémine dans l'air de Cherchell pour que jamais personne ne l'oublie.

La voix de l'auteure joue, elle aussi, un rôle très important. Sous prétexte de réaliser une recherche pour un film sur la vie de Zoulikha, Assia Djebar revient à sa ville natale et se présente cachée sous des appellations telles que « la visiteuse », « l'invitée » ou « l'étrangère pas tout à fait étrangère ». Ainsi, elle devient tantôt une intervieweuse qui écoute en silence les récits des femmes, tantôt une autre conteuse qui prend la parole pour mêler ses souvenirs à ceux des témoins de la souffrance de Zoulikha.

Avec l'écriture de ce roman en partie autobiographique, Assia Djebar se propose, d'une part, de revendiquer le rôle fondamental des femmes algériennes dans l'indépendance de leur pays et, d'autre part, de montrer que les langues française et arabe sont toutes les deux des instruments essentiels pour la construction et la consolidation de l'identité algérienne.

Situation des écrivains algériens

Ancrée dans deux cultures radicalement différentes, deux histoires, deux langues, la littérature d'expression française du Maghreb s'est développée surtout après la Seconde Guerre Mondiale, pendant la période post-coloniale, qui commence au Maroc et en Tunisie en 1956 et en Algérie en 1962. Influencée par le patrimoine arabe et berbère, cette littérature est écrite en français, la langue de l'ancien colonisateur. Elle est donc forcément le lieu d'une rupture, d'une contradiction : les écrivains algériens doivent dénoncer les injustices, la discrimination et l'intolérance dans la langue du colonisateur, seul instrument de libération. Ainsi, la lutte pour l'identité devient une question essentielle qui ne peut pas être dissociée des lettres algériennes. Les problèmes liés à la francophonie en Algérie déterminent et constituent sa littérature qui reste prise dans l'isthme de l'entre-deux-langues : le français et l'arabe.

L'écrivaine Assia Djebar n'échappe pas à la règle : née en Algérie, ensuite exilée en France, elle entretient une relation problématique et contradictoire avec sa langue d'écriture littéraire. À propos de cela, Assia Djebar dit :

Si le premier volet est de ramener le passé à travers l'écriture en français, le deuxième est d'écouter les femmes qui évoquent le passé par la voix, par la langue maternelle. Ensuite, il faut ramener cette évocation à travers la langue maternelle vers la langue paternelle. Car le français est aussi pour moi la langue paternelle. La langue de l'ennemi d'hier est devenue pour moi la langue du père, du fait que mon père était instituteur dans une école française ; or dans cette langue il y a la mort, par les témoignages de la conquête que je ramène. Mais il y a aussi le mouvement, la libération du corps de la femme car, pour moi, fillette allant à l'école française, c'est ainsi que je peux éviter le harem. Toutefois lorsque le corps est redevenu immobile, la langue maternelle, elle, est mémoire, chant du passé. (Mortimer, 1988 : 201)

C'est ainsi que la langue française en Algérie est l'objet d'une forte ambivalence, qui présente des aspects sociaux, culturels, politiques et identitaires. Depuis les années 1850, colonisée par la France, on a dénié à l'Algérie son identité. La langue française ayant pris la place de l'arabe dans l'enseignement et les usages officiels, elle est devenue, d'une part, langue du prestige social et d'ouverture à la modernité, à l'éducation et à la culture universelle ; d'autre part, elle a été vue comme la langue de l'ennemi qui voulait soumettre les plus faibles à son pouvoir. Dans *La femme sans sépulture* on trouve les deux perspectives, et l'objectif d'Assia Djebar est justement de les montrer ensemble afin d'arriver à une synthèse conciliatoire.

Le français et l'arabe dans *La femme sans sépulture* : deux langues, une identité

Nous allons maintenant analyser, à partir de divers fragments tirés de *La femme sans sépulture*, les aspects antagoniques sous lesquels apparaissent représentées les langues française et arabe. Si le français représente à la fois la langue de l'ennemi et la langue de l'ouverture au monde moderne, l'arabe a également deux visages : l'un représentant les racines, la culture et l'identité des origines, l'autre représentant la répression des femmes, l'autoritarisme et les tabous qui empêchent le progrès du peuple.

En ce qui concerne le français, son côté positif est incarné surtout par Zoulikha, la protagoniste du roman: son accès à l'éducation et sa maîtrise du français lui permettent

de se sentir libérée du joug imposé aux femmes. Elle voit dans la langue française une arme pour se battre contre tout ce qui lui paraît injuste. Cette idée est illustrée dans le roman par une anecdote selon laquelle Zoulikha avait eu le « toupet » de répondre à la provocation d'une Européenne en français et en découvrant sa voilette. À propos de cet épisode, une dame de Césarée commente :

-Moi, je n'aurais probablement pas eu ce courage. Je comprends juste un peu de français. J'aurais pu répondre avec colère à la dame Mayo, mais en arabe ! D'ailleurs, même si j'avais parlé comme Zoulikha, c'est de mon maître que j'aurais eu peur, surtout, en revenant à la maison. Me faire reconnaître ainsi dans la rue, moi, une dame ! Et enlever ma voilette... Quelle audace elle a cette Zouikha ! (Djebar, 2002 : 24)

En rejetant le voile dès les années 1920, Zoulikha s'affirme comme une pionnière de l'émancipation en Algérie. D'une façon similaire, Assia Djebar considère la langue française comme un instrument de lutte et de libération. À son avis, l'écriture en français est le moyen le plus approprié pour affirmer sa liberté :

(...) écrire, pour la femme, c'est voler les mots, les arracher à la règle sociale, à l'emprise masculine. L'écriture est découverte du monde, d'une vie autre. Elle est aussi arme de contestation et refus de l'autorité aveugle de la tradition. (Gafaiti, 1999)

Par rapport à l'image négative du français, elle apparaît beaucoup moins fréquemment, peut-être parce que, pour l'auteur, l'image « sympathique », celle qui représente la langue du père et de la libération, est plus forte et importante.

La langue française est vue comme « l'ennemi », par exemple, dans cet épisode raconté par Zohra Oudai :

En tout cas, ce jour précisément, tandis que j'étais préoccupée par le sort de Zoulikha (...), voici qu'entre dans ma cour un officier français. (...)

Cet officier m'apostropha (et elle mima son français comme sur une scène de théâtre) :

- Allez, viens, viens, la femme !
- Comme ça, il a dit ; et moi je lui réponds :
- Non !... Non ! c'est défendo !... Oui (elle rit), défendo !
Je sais tout cela, eh oui !... C'est que la peur, mes petites, vous fait tout apprendre, le français, et même la langue du démon, si besoin est. (Djebar, 2002 : 85-86)

Cette vision négative du français réapparaît dans le dernier monologue de Zoulikha, où elle évoque les derniers moments de sa vie. Pendant qu'elle est brutalement torturée par les soldats de l'armée française, c'est l'arabe ancestral, « eau de tendresse dans cette traversée » (p. 122) la seule langue où elle retrouve le soulagement.

De même qu'avec le français, la relation avec l'arabe s'avère contradictoire et problématique. D'une part, Assia Djebar montre une vision « positive » de la langue arabe, celle qui représente la mémoire, les origines, le noyau de l'identité algérienne. L'auteure conserve dans son roman une quantité assez grande de mots arabes qui désignent des éléments et des réalités intimement liés à la culture et aux coutumes

algériennes. Leur traduction aurait pu entraîner donc la suppression des particularités qui caractérisent l'Algérie comme une nation avec une identité propre. Ces mots prédominent dans les discours oraux des femmes : ils véhiculent les sentiments, les émotions et les traditions familiales. En voici quelques exemples extraits de *La femme sans sépulture*: « fellahs » (p. 18) ; « aman » (p. 26) ; « douirates » (p. 29) ; « hammam » (p. 36) ; « moudjahidin » (p. 44) ; « meskounates » (p. 65) ; « medersa » (p. 76) ; « menfi » (p. 77) ; « meida » (p. 83) ; « baraka » (p. 104).

Cette vision positive de l'arabe est construite en dialogue polémique avec une autre représentation négative : dans son roman, Assia Djébar questionne et critique l'autoritarisme, la répression et le nationalisme fanatique du nouveau pouvoir algérien qui a assumé le Gouvernement après l'indépendance. Cet aspect reprochable de l'arabe en tant que langue de l'autoritarisme est dénoncé surtout par le personnage de Zohra Oudai qui raconte comment elle s'est opposée, lors de sa demande d'une maison pour elle et ses petits enfants, au pouvoir corrompu de nouvelles autorités algériennes.

Conclusion

Dans *La femme sans sépulture*, des voix multiples s'entrecroisent et se superposent pour dévoiler une réalité vaste et complexe, où les langues française et arabe montrent deux visages : le français est à la fois langue de l'ennemi et de l'accès à l'éducation ; l'arabe, pour sa part, est associé aux racines familiales ainsi qu'à la répression qui empêche le progrès du peuple algérien. Cependant, cette vision réductionniste est finalement dépassée par la plume d'Assia Djébar qui arrive à (con)fondre les récits oraux des femmes algériennes avec son écriture en langue française. C'est ainsi que le français devient une arme de lutte contre l'oppression, l'oubli et la dévalorisation des femmes d'Alger.

S'il est vrai que la littérature algérienne reste prise dans l'isthme de l'entre-deux-langues, la tendance est d'écrire vers la quête du dialogue et de la réappropriation d'une Algérie plurielle où langues, cultures et religions puissent cohabiter dans une ambiance hospitalière et tolérante. C'est surtout dans ce but qu'Assia Djébar écrit son roman : forger une identité solide construite par un bilinguisme équilibré.

Bibliographie

- Aggoun, L., Rivoire, J-B. 2004. La francophonie en Algérie. In : *Françalgérie, Crimes et mensonges d'États. Histoire secrète de la guerre d'indépendance à la « troisième guerre » d'Algérie*. Paris : La Découverte.
- Calle-Gruber, M. 2001. Introduction : Éléments pour un portrait d'écrivain dans l'entrelangues. In : *Assia Djébar ou la résistance de l'écriture. Regards d'un écrivain d'Algérie*. Paris : Maison neuve et Larose.
- Chikhi, B. 1994. Littérature algérienne, isthme entre deux langues à l'épreuve du temps ; Guerre et littérature ; Écritures féminines. In : *Littératures francophones du Monde Arabe. Anthologie*. Paris : Nathan-ACCT.
- Djébar, A. 2002. *La Femme sans sépulture*. Paris : Albin Michel.

Gafaïti, H. (1^{er} semestre 1999). « Assia Djebar ou l'autobiographie plurielle ». *Itinéraires et contacts de cultures*, n° 27. Paris : L'Harmattan et Université Paris 13.

Mortimer, M. 1988. « Entretien avec Assia Djebar, écrivain algérien ». *Research in African Literatures*, vol. 19, n° 2, p. 201, University of Texas Press.